

RAYMOND CEUPPENS

SOUS LA
GRAND-VOILE

roman



DENOËL

Extrait de la publication

Sous la grand-voile

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

A bord de « La Magda »

Raymond
Ceuppens
Sous
la
grand-voile

roman

Denoël

© by *Éditions Denoël, 1981*
19, rue de l'Université, 75007 Paris.

*à Manda Van de Vijvere,
patronne du Jabonah,
et à Laury Sippola,
lieutenant à bord de la Rosamond
du 13 juillet 1920 au 28 mai 1921.*

Chapitre premier

Freddy Karrefull

Laury Sippola était assis sur le bord du lit déjà fait, il avait une main posée à côté de lui, et l'autre un peu en retrait pour se maintenir le buste droit. C'était la première fois que John voyait Sipp autrement qu'en pleine activité et il le découvrait plus vieux qu'il ne lui avait jamais paru, souffrant déjà d'une de ces fatigues lourdes, discrètes et irréparables, venue d'un début de vie plein de difficultés, de travail et de soucis.

« Je viens vous chercher! » dit John. Il tenait la porte du living encore sombre entrebâillée derrière lui. Sipp pensa que Maria l'avait fait entrer sans lui dire que son mari s'était recouché quelques instants.

« On n'est pas terriblement pressés... C'est le patron qui t'a envoyé? » demanda Sipp. Il se leva, passa les bretelles de sa salopette sur ses épaules, se rassit sur le lit et entreprit de mettre ses chaussettes de laine brune. « Il a eu peur que je ne vienne pas? »

— Non..., mais pour que vous ne soyez pas en retard », fit John.

Sipp jura en se redressant et répliqua que c'était le patron qui était continuellement en retard. John sourit et expliqua que le patron était parti en voiture faire une course en ville. « ...Il m'a déposé ici en passant. »

Sippola chaussa ses bottes en y enfonçant le bas des jambes de sa salopette, il contourna le lit et entra dans la petite cuisine, éteignant la lampe qui brûlait au-dessus de la table.

« Il commence à faire clair plus tôt », dit-il en regardant la pendule électrique posée sur le buffet à côté du poste de radio, « ...il n'est que neuf heures un peu passées. »

Sippola s'assit sur une chaise de bois qui craqua un peu, tira à lui la cafetière thermos et versa un fond de café dans un bol brun et orange. « Tu veux du café? » demanda-t-il à John en tenant la cafetière au-dessus d'une tasse vide. John hésita, puis accepta et s'assit en regardant autour de lui. « Vous vous étiez recouché? interrogea-t-il.

— Oui, je ne vois pas pourquoi je me serais amené plus tôt sur le bateau, cela fait une semaine que j'y suis toute la journée. J'y ai même passé deux nuits.

— C'est vrai, fit John, on a beaucoup travaillé sur ce bateau... » Il continuait à regarder les murs de la cuisine où étaient accrochées des gravures et des photos sous verre. « Vous n'avez que des bateaux ici.

— Oh! c'est un peu par hasard... » répondit Sippola. Il évitait de regarder John parce qu'il sentait que celui-ci voulait l'entretenir d'une chose que lui, Sippola, considérait inutile d'aborder. Il finit par se lever en vidant le bol de café. Il enfila sa veste, mit sa casquette et ramassa un sac en plastique frappé d'une marque de super-marché.

Dans le petit couloir encore sombre, Sippola tendit le sac à John. « Tu peux tenir mon sac?... Je vais dire au revoir à Maria. » Il passa par une petite porte battante menant à la cour où Maria remplissait des seaux à un robinet vissé de travers à un tuyau sortant du mur de brique. Elle avait passé un anorak noir sur son tablier et posé ses pieds dans de vieux sabots trop grands, elle sourit à Sipp, déposa le seau qu'elle tenait et ferma le robinet. « Tu as ton sac? dit-elle.

— Oui, c'est John qui le porte. » Sipp l'enlaça et l'embrassa longuement sur la joue, Maria se dégagea un peu et l'embrassa sur la bouche. « Fais attention quand même... » fit-elle et elle le regarda partir.

Sipp fit encore un signe de la main et il n'eut aucune envie de sourire ni de parler. Il s'arrêta quelques secondes dans le petit couloir pour rouler et allumer une cigarette, il enfonça le paquet de tabac et les allumettes dans une vaste poche de sa salopette et y laissa sa main. John lui ouvrit la porte; ce n'est que dans la rue que Sippola s'aperçut qu'il pleuvait. « Tu peux me rendre mon sac... », dit-il en tendant la main vers John.

Au bout de la rue, ils eurent à traverser une place encombrée d'échoppes, de camionnettes, de voitures et de gens pressés parce que c'était jour de marché, ensuite ils abordèrent un terrain sillonné de voies de chemin de fer où ils marchèrent dans les flaques d'eau noire de poussière de charbon jusqu'à l'autostrade.

Ils durent attendre plusieurs minutes avant de pouvoir la traverser en courant entre les voitures et les camions militaires de la base maritime. De l'autre côté, ils pouvaient voir le *Bel-Espoir* amarré tout seul à un quai désert mais ils avaient encore plus d'un quart d'heure de marche avant de l'atteindre : ils devaient traverser le pont de l'autostrade puis contourner le bassin en marchant sur une étroite route de béton bordée d'herbe sauvage. Le vent d'ouest arrivait de la mer presque sans rencontrer d'obstacles et inclinait la pluie.

Sipp ferma sa veste et essaya de rallumer sa cigarette éteinte, mais le tabac avait brûlé, laissant seulement le papier bruni et maintenant détrem pé. Sipp cracha le mégot sur le béton ruisselant. « Je ne vois pas la voiture du patron ! » dit John. Sippola ne répondit pas. Après un moment, John reprit : « Est-ce que M. Karrefull est un bon ou un mauvais capitaine?... » Sippola attendait et craignait cette question depuis le premier jour où le patron lui avait présenté John. Il était certain que John avait entendu tout ce qu'on avait coutume de raconter au sujet de Karrefull, et, depuis longtemps, Karrefull et son bateau étaient le sujet de beaucoup d'histoires

qui n'avaient d'autre fondement que la vétusté du *Bel-Espoir*. Sippola n'avait pas de réponse à donner à John, d'ailleurs ni le départ ni le voyage n'apporteraient de réponse définitive, Sipp savait que cette question resterait sans réponse, sauf quand tout serait fini. Quand l'homme aura terminé sa carrière, quand on sera certain qu'il ne mettra plus jamais les pieds sur un bateau, alors seulement on pourra dire s'il était à la hauteur ou non de sa fonction, s'il était capable ou non de commander et de mener à bien un bateau, en attendant on ne pouvait rien dire. Jusqu'au dernier jour il pouvait faire une erreur qui démontrerait que toute sa vie il avait fait semblant d'être un bon capitaine, mais qu'en réalité il n'avait été qu'un minable et dérisoire marin. Sippola dit : « On verra bien. » John sourit sans doute parce qu'il ne pouvait rien faire d'autre.

La grosse voiture Mercury haute sur roues de Freddy Karrefull était arrêtée perpendiculairement au quai, les portières ouvertes. Deux hommes s'affairaient entre la voiture et le *Bel-Espoir* dont on ne voyait que les mâts et le toit de la timonerie. « Ce sont des amis du patron, fit Sipp, ils parlent fort. »

Sipp et John quittèrent la route bétonnée et s'approchèrent du bord du quai, un des hommes les aperçut, son costume à la dernière mode taché de boue brune au-dessus de ses bottes en caoutchouc. Il s'agitait autant pour se réchauffer que parce que ce devait être dans sa fonction de s'agiter, de parler

fort et de sourire à l'approche d'un client. Il fit un pas vers l'eau et cria : « Je crois que voilà tes matelots, Full », puis il se tourna vers Sipp et John : « Full vous attend avec impatience », et il eut des gestes comme pour les inviter à s'approcher et les aider à descendre l'échelle de bois posée sur la lisse, dépassant de quelques échelons le bord du quai.

Freddy Karrefull, propriétaire-commandant du ketch *Le Bel-Espoir*, était debout à l'entrée de la timonerie. « Ah ! vous voilà ! » cria-t-il puis il s'adressa au personnage agité : « Ce ne sont pas des matelots, c'est un matelot et le maître d'équipage... et le matelot est spécialisé. » Il se tourna vers Sippola : « C'est Albert, un de mes associés. » Il fut sur le point de les présenter l'un à l'autre, mais Sipp lui tourna le dos et se mit à descendre l'échelle suivi de John.

Dès qu'il fut sur le pont, Sipp se tourna vers le patron qui s'avavançait au bord du rouf de machine, à l'avant de la timonerie, il avait chaussé des brodequins militaires à hauts guêtrons dans lesquels il avait enfoncé le bas d'un pantalon à minuscules carreaux noirs et blancs. Sipp ne lui connaissait pas cette allure. Karrefull enfonça ses mains dans les poches d'une ample veste de surplus de l'armée américaine et lui sourit.

« Pourquoi le moteur ne tourne pas ? » s'enquit Sipp. Le patron le regarda en agrandissant les yeux qui parurent à Sipp, dans cette face rouge, encore plus clairs que d'habitude. « Quel moteur ? » demanda le patron, sa grosse moustache grise en

crocs relevés frémissait comme ses sourcils blancs en bataille.

Sippola considéra qu'il était inutile de donner des explications claires devant l'étonnement feint du patron; celui-ci avait oublié de faire tourner le moteur Rank et il était certain que le mécanicien n'était pas encore arrivé. « On n'a pas trop de charge pour ne pas faire tourner le moteur », conclut Sippola qui parlait de la fonction de génératrice que, entre autre, remplissait le moteur Rank.

Il déposa sur le rouf son sac en plastique et, passant par le panneau ouvert, il descendit dans la salle des machines. Par ce chemin, il arrivait sur la courbe de fonte d'acier du volant du moteur Tuxham, il sauta sur les plaques de métal du plancher et s'agrippa à une barre de fixation dont l'émail bleu, humide, froid et graisseux s'écaillait sous sa paume. Il empoigna la manivelle de mise en marche du moteur Rank et, s'arc-boutant, il tourna vigoureusement une demi-douzaine de fois puis, sans cesser de tourner, il enfonça la commande d'arrivée de fuel et le moteur démarra au huitième tour. Il régla la tension de charge au tableau électrique puis passa dans le vaste carré qui servait de poste d'équipage, de cale et de cuisine. Il entendait le patron qui parlait toujours à grands éclats de voix avec les deux hommes du quai. Par le capot ouvert du rouf central, il voyait les bottes boueuses de l'homme gesticulant et sautillant, et les souliers tristes sous le pantalon de maigre toile de Willy le matelot. « Qu'est-ce que Willy fait sur le quai? » pensa

Sipp, il tourna autour de la table du carré encombrée de bouteilles, de vaisselle dépareillée et de restes de nourriture. Sur les deux couchettes, les bagages des matelots étaient étalés en désordre. Sur le cadre bas près de la porte d'acier des machines, un sac de matelot en toile blanche était déjà fixé au contre-vaigrage par des cordes nouées, et d'une valise en toile cirée noire entrouverte dépassaient des livres et des cahiers de notes. « Voilà la couchette de John », dit Sippola et à ce moment il eut l'impression ténue que quelque chose sur ce bateau et en lui s'accordait mal, et cette sensation était liée à un détail dont il avait perdu le souvenir. Il s'arrêta quelques secondes au pied de l'escalier qui menait au pont. Il essaya de penser, de réfléchir à lui-même, mais les voix et les bruits venus du pont et du quai l'en empêchaient. « Ce n'est pas ce bateau ! » dit-il. Il résumait de cette façon toutes les questions entourant le hasardeux voyage du *Bel-Espoir*. Il pensa à Maria et à tout ce qu'elle recelait d'âme et de peine diffuse, à Hellen et à tout ce qu'elle aussi possédait d'âme et de difficultés, et il revint, sans y rien comprendre, à quelque chose d'imparfait, de gravement imparfait dans la satisfaction qu'il aurait dû avoir d'être maître d'équipage d'un tel bateau. Nombreux devaient être les marins qui l'enviaient, qui auraient fait ce travail même sans solde, alors que lui avait, avant tout, demandé combien il serait payé. Les voix, les interjections et les rires venant du pont, et la voix de John et le bruit de ses pas sur le grand rouf central où vraisemblable-

ment il s'occupait tout seul de la voile encore carguée sur la bôme, l'irritèrent. Et son irritation se transforma en mauvaise humeur quand il bondit de l'escalier sur le pont en accrochant sa veste à la fermeture du capot. Karrefull toujours sur le rouf de la timonerie le regarda. Sipp enleva sa veste, la prit sous son bras et jeta un regard vers Willy et Daniel qui s'apprétaient, sans cesser de bavarder, à descendre du quai un gros sac de toile noire ficelé de cordages orange.

Sippola contourna le rouf et entra dans la timonerie par la porte bâbord pour ne pas regarder ni parler au patron. De la timonerie il descendit par trois moignons de marches dans la chambre des cartes qui devait lui servir de cabine ainsi qu'au mécanicien. Il pendit sa veste à une patère et jeta un coup d'œil au chaos ordonné des deux couchettes de fortune, au matériel de sauvetage, aux cartes et aux livres de navigation, et au court et étroit établi sur lequel était arrimé un réchaud à gaz entre un étau rouillé et des outils de mécanicien. Il jeta le sac en plastique sur sa couchette et ressortit par le même chemin.

Il se tint sur le rouf, tout près du patron, mais, entre eux, le panneau des machines grand ouvert laissant passer le bruit du moteur Rank les empêchait de se parler. Sipp sortit son paquet de tabac de sa poche, roula une cigarette et l'alluma puis il regarda les deux matelots qui entreprenaient la descente du pesant sac qui semblait leur glisser des mains. Se tenant à la bôme d'une main, il

sauta sur le rouf central. Karrefull le regarda, Sipp attendait un signe du patron, et son soudain silence dans la conversation animée en fut un.

Sippola aspira la fumée de sa cigarette et croisa ses mains sous le plastron de sa salopette. « Remontez ça sur le quai », dit-il. Daniel au haut de l'échelle tourna son visage de costaud gras vers lui, et Willy, encore sur le quai, penché sur le fardeau déjà engagé sur l'échelle, le regarda étonné. « Pourquoi ça, Sipp ?

— Remontez sur le quai et employez un palan.

— Mais ça ira comme ça », dit Daniel. Sippola sentit le personnage contrit, conciliant et roublard.

« Je vous dis d'employer le palan, remontez ça sur le quai..., Daniel, viens sur le pont et passe un filin à Willy pour soutenir la descente. » Sippola se retourna vers John qui déferlait la voile de la bôme. Il entendit des mots entre Karrefull et les deux hommes sur le quai, il se tourna et dit comme s'il claquait un fouet : « Après, nettoyage du carré, et de l'ordre sur les couchettes, je ne veux plus voir ce bordel ! » Il ne répondit pas à une question d'un des hommes sur le quai.

John était monté sur le canot arrimé sur le grand rouf central, il s'appuyait d'un genou sur la bôme et s'affairait à une drisse de la corne. Sipp le regardait faire, debout sur le rouf, les mains passées sous le devant de sa salopette. Sans en avoir l'air, il surveillait Daniel qui avait détaché l'extrémité du palan crocheté à un anneau fixé sur le pont. Daniel noua un filin au-dessus du crocheton juste sous la

poulie et lança l'extrémité à Willy resté sur le quai, puis il libéra la grosse drisse du palan amarrée à un taquet du mât et se mit à hisser. Par manque de résistance, l'ensemble du palan se tordait et s'emmêlait. Daniel prit le filin et se laissa peser, tout en continuant à haler d'une main et, en quelques secondes, le crocheton arriva à hauteur de main de Willy qui le passa dans le cordage orange de l'énorme et pesant sac. « Fais un tour avec le filin, cria Daniel, un tour..., un tour autour du sac..., et repasse dans le crocheton. »

Willy ne semblait pas comprendre, Sipp voyait son visage menu et un peu boursoufflé d'alcoolique. Daniel dut répéter son explication, il fut même sur le point de monter lui-même sur le quai pour assurer la charge au palan. « Va en arrière..., cria Daniel, va en arrière ou tu vas être tiré en bas du quai. » Un des associés de Karrefull demeura sur le quai saisit le filin derrière Willy; ils reculèrent de dix pas et s'arc-boutèrent en le tirant.

Cette intervention d'un des hommes qu'il détestait irrita Sippola, mais à moins d'envoyer John ou d'y aller lui-même, il n'y avait pas d'autre solution pour mener à bien cette manœuvre ridiculement simple. Willy, même s'il avait eu la force nerveuse de retenir la charge qui allait se rabattre avec force vers le mât, n'avait pas le poids requis, il risquait d'être entraîné et jeté du quai sur le pont. Daniel hala; le sac glissait sur la pierre, puis il quitta le quai et se balança à trois mètres au-dessus du pont. Daniel laissait descendre doucement, en criant dans

l'effort : « Donne du mou, Willy, donne du mou... »

« Où il faut mettre le sac, Sipp? demanda-t-il.

— Il faudrait d'abord que je sache ce qu'il y a dedans, répondit Sippola.

— C'est un dinghy de sauvetage, expliqua John.

— Laissez près du mât... », dit Sipp et il se détourna des deux hommes.

« Occupe-toi de mettre de l'ordre au carré et fais-nous du café », ordonna Sipp à Willy qui descendait du quai. Willy fit : « Oui, Sipp » et il descendit au carré. Sippola crut voir ses mains trembler sur la rampe de cuivre.

John était passé à l'avant en sautant sur le gros sac noir puis sur le petit rouf de la cabine avant, s'accrochant à une drisse, il monta sur l'abri ouvert du pic avant. Sippola le suivit et grimpa sur le treuil, il voulut parler à John de la manœuvre du grand foc de toile brune affalé sur le beaupré mais à ce moment il entendit la voix et le rire tonitruant et forcé du patron qui aidait les deux hommes à descendre à bord.

Sipp descendit du treuil sans lâcher le câble d'acier auquel il se tenait. Entre le mât, les cordages et les haubans, il voyait le visage rouge et les gros sourcils hirsutes de Freddy Karrefull s'agiter et ses yeux bleu de lait briller de plaisir. Il poussait les deux hommes à descendre au carré comme il devait mener ses relations d'affaires dans un restaurant ou dans une brasserie.

Daniel était agenouillé sur le pont au pied du mât, il regarda le patron et les deux hommes dis-

Une dernière fois le *Bel-Espoir* va appareiller en mer du Nord, puis ce sera la démolition. Triste voyage, assez mystérieux aussi à cause de la cargaison que le bateau transporte, et dangereux car l'équipage et son chef n'ont guère l'air d'être faits pour la navigation à voile. Mais l'exercice du métier, les périls surmontés, les heures de relâche, finiront par lier ces camarades de hasard.

Ce roman de mer est une œuvre réaliste au plus beau sens du terme.

DU MÊME AUTEUR :

A BORD DE « LA MAGDA », récit



RAYMOND CEUPPENS

Né en 1936 en Belgique. A exercé très tôt divers métiers tels que marin pêcheur, photographe, journaliste. Est actuellement marin en mer du Nord.